

LA VIE LITTÉRAIRE

Les Poèmes de M. François Mauriac

Pour les hommes de ma génération qui précède à peine celle de M. François Mauriac, les débuts du benjamin de l'Académie ne se séparent point du mouvement littéraire représenté, vers 1910, par le groupe spiritualiste *Le Temps présent*. Encore moins du souvenir d'un doux et timide écrivain, aujourd'hui trop oublié et injustement oublié : l'auteur de *L'Élieu Gélès*. De ce compatriote, M. François Mauriac a écrit, non point l'histoire, mais une partie de l'histoire, dans un petit livre fraternel qu'on vient de rééditer : *La Vie et la Mort d'un poète*. Ce poète, c'est André Lafon, cher à Baret.

Il devait à M. Mauriac, sinon sa conversion, du moins, par les soins de l'abbé Petit de Julleville et du R. P. Janvier, son retour à Dieu, après une jeunesse, qui n'avait été, qu'on se rassure ! ni impie, ni scandaleusement libertine, mais plutôt indifférente.

Avec André Lafon, MM. Robert Valléry-Radot et Eugène de Bremond d'Arx, M. François Mauriac rêva d'un renouveau de la littérature française dans le sens idéaliste le plus élevé. Sans confusion possible, en tout cas, avec les tendances de quelques autres jeunes gens aux idées parallèles, d'un électionisme toute-fois moins altéré aux disciplines confessionnelles. D'acidité sans hostilité du cénacle qui se réunissait volontiers autour de Charles de Pomarès, le quatuor voulut tenter d'établir parmi les intellectuels la suprématie d'une esthétique dictée par la grandeur étonnante et l'austérité austère de la foi chrétienne. Il proclama très haut son intention de réintégrer le sentiment religieux dans le lyrisme, de « recatholiciser » les formes de la pensée et de l'art contemporains.

André Lafon, François Mauriac et leurs amis n'étaient encore, à l'époque de ces ambitieux desseins, que des poètes. Ils fondèrent, par leurs seules ressources, une revue qui fut bien à eux, où exposer par des manifestes et prouver par des œuvres l'insatiation in Christo d'un ordre de choses élevant la beauté sur les arides cornues de l'orthodoxie. Ce fut le journal trimestriel *Les Cahiers de l'amitié de France*. Là, se trouve exprimé non plus fortuitement, non plus à l'isolé et sans coordination, un ensemble de doctrine qui touche à toutes les manifestations de l'esprit et du culte, dans ses sources de pittoresque assurément, surtout dans son essence évangélique. Cela en vue d'une action méthodique, consciente et conquérante. Ce n'est plus seulement sur les principes essentiels et barrières du culte des morts et de la tradition qu'ils prétendent asseoir leur idéal. Ils vont plus loin et poussent plus avant. Ils bâtissent le temple de la Poésie et de leurs aspirations sur la théologie, la métaphysique et la mystique du dogme catholique. Ce sont des croyants sans tiédeur qui préparent, par le lyrisme, la prière et l'intime communion des saints, une atmosphère d'enthousiasme agissant capable de rénover, grâce

à la contagion du bel exemple, la conception même de l'art et la ferveur humaine desséchée sous l'excès du scientisme. Leur Muse, selon qu'elle est gaie ou triste, emprunte tour à tour le visage de N.-D. des Sept Douleurs ou de la Paix. Plus souvent le premier, car l'inquiétude est un plaisir et qu'ils cultivent pour les enrichissements de l'être intérieur.



FRANÇOIS MAURIAC EN 1923
(Crayon de R. Heudré)

A la date où paraît le premier numéro de ces *Cahiers* (octobre 1911), M. François Mauriac a publié deux volumes de vers : *L'Adieu à l'Adolescence*, et, l'année précédente, *Les Mains jointes*.

Livre tout blanc, tout ingénu, ce recueil *Les Mains jointes*. Une petite âme, délicatement et mièvrement immaculée y vagit dans une sorte de jardin clos où fleurissent, c'est à dire par une permission attentive de la Providence, beaucoup plus de lis que de roses. Examen de conscience en vers d'un

enfant sage. Confession d'un collégien exemplaire, sans gros péché, certes, et qui se souvient, non sans secrète nostalgie, du foyer quand il est en pension et de la salle d'étude des qu'il est sorti de l'internat des prêtres. Ici et là, d'ailleurs, la réclusion paraît ensemble délicate et amère. Evocations des heures où l'on ne sait rien de la vie que les rires puérils, les devoirs scolaires et les jeux classiques, les oraisons et les chants latins de la chapelle mêlés aux odeurs tout de même éternelles de l'encens dont il arrive que la candeur se trouble. Evocations de vacances à la campagne, dans un vieux domaine familial à l'écart du village et de la route, où les journées coulent dans la monotonie indolente et comme feutrée. Routine aimable et innocente d'une éducation d'autrefois qui, entre la messe quotidienne et la prière du soir en commun, façonne des vertus sans passion et même, de pratiques dévotes en exercices spirituels, à la solitude parfois morose et déprimante de la chambre d'étudiant. Là, quelquefois, rôde la tentation qui s'attarde auprès de la porte, mais n'ose entrer.

La femme n'est représentée dans ce premier recueil que par la présence maternelle et par le sourire entrevu de quelque pècheresse contre la hantise duquel on va partir, afin de conjurer le désir réprimé et le désastre possible de l'initiation. Il n'y a ni amour ni volupté dans ces pages. Pour alimenter le rêve qui s'offre, seulement de l'amitié amoureuse : une affection impétueuse et chaste, réservée à quelque camarade, confident obligé des soins trop lourds où l'haleine du printemps apporte au cœur sa folle anxiété et « des flots de tendresse inutile ». Tendresse inquiète, trop pareille à une expectative amoureuse. On s'y arrête avec une complaisance, certes réticente, mais déjà réprimée, puisqu'elle risque, on le sait, de conduire le patient aux abords de la faute.

Comme le vers est plus ferme et la pensée mieux mûrie, la voix est moins grêle

Les poèmes de M. François Mauriac

(SUITE DE LA CINQUIÈME PAGE)

C'est le foyer fondé selon la tradition bourgeoise et l'enseignement positif de la race. C'est aussi la tendresse distribuée, à doses égales et souvent confondues, entre Dieu qui ne réclame point tout et le monde qui s'accommode de l'intrusion du divin dans la société, comme M. Mauriac, devenu romancier et moraliste, l'introduit dans la littérature. En quoi, il réalise ses desirs de débutant et conquiert, par surcroît, la gloire.

Mais le vœu de sérénité qui se formule en tant de poèmes de jeunesse n'est peut-être pas si aisément réalisable. *L'Adieu à l'Adolescence* (que suivra *Orages* comme une reprise d'offensive) ne se clôt-il pas, d'une manière que l'on dirait suggestive, sur la louange de Port-Royal ? Précieuse lumière sur l'œuvre à venir. Les solitaires amorceurs de controverses, les religieux réfractaires et pieux jusqu'au miracle, puis ce Pascal torturé par l'Au-delà jusqu'à l'épouvante et la folie géniale, ne voilà-t-il pas des précurseurs au message que l'on sait ? Ainsi apparaît-il que dans ses vers aux accords mineurs et sa pensée aux conclusions flottantes, se trouve en puissance le Mauriac de la vie ardente et catholique, rétive aux empreintes du passé, soumise aux dogmes avec des revirements, toute traversée surtout par un penchant (qu'on osera dire coupable) pour les belles et dramatiques hérésies.

Léon Borquet.



FRANÇOIS MAURIAC À VINGT-CINQ ANS

(Extrait de La Revue du Siècle)